

< CAMINANTE NO HAY CAMINO... >

Rencontre de Régis Duqué avec Eve-Coralie De Visscher, Dominique Ranwez et Guy Bajoit

Après avoir étudié la philosophie, Eve-Coralie De Visscher s'est formée à la danse contemporaine, au théâtre-mouvement et à diverses techniques dramatiques. Elle aime s'investir, en tant que performeuse et interprète, dans des productions qui décroissent et mêlent les disciplines. Par ailleurs, elle anime de nombreux ateliers artistiques, notamment pour *Pierre de Lune*.

Romaniste et philosophe de formation, Dominique Ranwez a travaillé dix ans au Chili avec des enfants de/dans la rue déscolarisés. A son retour en Belgique, il a exercé la fonction de chef éducateur dans un centre d'aide à la jeunesse avec hébergement. Depuis 2000, il est professeur de français et accompagnateur au CEFA à Anderlecht (centre d'enseignement et de formation en alternance) où il a mené des nombreux ateliers avec *Pierre de Lune*. Il est à l'initiative de *Gratin de cultures* qui regroupe une douzaine d'ateliers artistiques depuis 8 ans.

Guy Bajoit a été successivement Directeur du service des finances de l'UCL et fondateur du Secrétariat de bourses d'études pour les étudiants étrangers avant de reprendre des études de sociologie. Il est aujourd'hui professeur émérite de sociologie de l'UCL et continue ses recherches sur les modèles culturels constitutifs de la culture occidentale. A lire notamment: *L'individu* sujet de lui-même, aux éditions Armand Colin.

Soulager sa névrose de classe

Régis Duqué: Guy, j'avais envie que tu participes à ce débat parce que, dans ta vie, tu t'es beaucoup déplacé; géographiquement (tu as beaucoup enseigné en Amérique latine), professionnellement mais aussi socialement puisque que tu viens d'un milieu populaire qui ne te destinait pas à l'université.

Guy Bajoit: Lorsqu'en dernière année de secondaire mon professeur m'a demandé quels étaient mes projets, je lui ai dit que j'allais faire l'école normale et devenir instituteur – c'est en tout cas ce que mes parents avaient décidé pour moi. Il est venu de Jodoigne jusqu'à Mélin en vélo, cinq kilomètres à l'aller et cinq kilomètres au retour, pour dire à ma mère: *Madame, pourquoi vous ne mettez pas votre fils à l'université?* Comme il était lui-même ingénieur commercial de formation, il a proposé que je fasse ces études-là. Moi je n'avais pas de désir particulier, je voulais juste aller à l'université pour prendre un kot et échapper au contrôle de ma mère. Finalement, toute ma famille a déménagé de Mélin à Louvain et j'ai continué à habiter dans la maison de mes parents pendant mes années d'université.

Commencer dans la classe ouvrière et terminer professeur d'université a orienté ma recherche et mon engagement politique. Il me fallait soulager ma névrose de classe. Au fond j'ai le sentiment d'avoir trahi mes origines. Il n'y a pas longtemps, à l'enterrement d'une cousine, j'ai pris un bain de culture populaire ouvrière wallonne et je me suis dit, avec les larmes aux yeux, que je n'étais plus de cette culture-là.

Déplacements

Dans une interview donnée récemment à La Libre Belgique, Luc Ferry regrette l'école républicaine, celle qui cherchait à élever les enfants, à les rendre autres que ce qu'ils étaient au départ, qui cherchait à les déplacer pourrait-on dire. Aujourd'hui, selon lui, règneraient les nouveaux *pédagos* qui cherchent davantage à épanouir les enfants en les aidant à devenir eux-mêmes. *Be yourself et non pas deviens autre que ce que tu étais au départ* explique-t-il. Eve-Coralie, tu as été confrontée à cette question, cette année.

Eve-Coralie De Visscher: Dans l'atelier que j'ai mené pour Pierre de Lune, notre démarche, à l'origine, était de proposer à

des élèves d'art d'expression de se déplacer vers des lieux inconnus: aller voir des spectacles, expérimenter la danse contemporaine, se questionner sur les liens entre les différents langages artistiques et sur l'interdisciplinarité. Or, ces élèves ont rapidement manifesté de fortes résistances. Je venais avec des propositions qu'ils n'avaient jamais expérimentées et auxquelles ils avaient du mal à accrocher. Je pense que je voulais les emmener un peu trop loin de leur zone de confort.

Comment faire quand ça coince? Avant j'aurais peut-être essayé de lutter, de continuer à proposer mes idées. Là, j'ai essayé de me mettre à leur écoute, mais aussi à l'écoute des enseignants et, finalement, de la manière dont tout cela résonnait en moi. J'ai senti à un moment que je devais les laisser revenir à eux-mêmes et qu'en les laissant revenir à eux-mêmes, je pourrais les emmener ailleurs.

C'est-à-dire? Je vois bien à quel point ils sont marqués par l'école, par le fait que c'est une approche intellectuelle de l'existence avant tout, qu'on est très peu dans la manipulation de matières, qu'ils sont assis en permanence pour lire ou écouter. Ils avaient beaucoup d'idées mais une grande réticence à les mettre en scène, à oser les proposer corporellement. Le fait de les laisser travailler et puis de leur demander de montrer ce qu'ils avaient préparé devant moi et les autres élèves les a emmenés ailleurs; ils se sont dépassés par rapport à l'estime qu'ils avaient d'eux-mêmes.

Les moments magiques

Dominique Ranwez: Trois textes m'accompagnent depuis mon expérience chilienne. Le premier c'est *Le Petit prince*, quand le renard explique ce que c'est que créer des liens. Dans tous mes projets, je cherche à créer du lien. J'ai envie de transformer l'école en un lieu où l'on vit des choses importantes les uns avec les autres. Ensuite il y a un texte de Paolo Freire, l'un des pères fondateurs de l'éducation populaire, qui dit qu'il faut attendre le moment magique avec chaque enfant, le moment où il dévoile sa vérité. Je suis un chercheur de ces moments magiques: quelque chose se passe, on ne sait pas très bien quoi, qui donne la possibilité que quelque chose change. Et puis enfin il y a une phrase de mon papa, qui était chef d'école – la figure emblématique du maître de village. Un jour où je lui demandais comment résumer sa carrière, il m'a livré ceci: *Croire que chaque enfant a des capacités et l'en convaincre en proposant à*

son intelligence des défis à sa mesure afin de déclencher son enthousiasme et son activité. Tout à coup, ce fut comme une illumination. Il formulait clairement quelque chose que je faisais depuis longtemps.

Qu'est-ce que tu penses, toi, de la position de Luc Ferry? On en discute entre professeurs de français: est-ce qu'on doit voir la poésie du XIXe ou le slam? Je pense qu'on peut aborder la poésie du XIXe en commençant par des formes que les élèves connaissent et aiment. Du coup nous aussi parfois on découvre de nouvelles choses – on se déplace.

Valeurs de la jeunesse

Guy Bajoit: Je donne dans les écoles des conférences sur les valeurs chez les jeunes. J'explique aux professeurs quelles étaient les valeurs auxquelles les gens croyaient hier et je leur montre que les jeunes qu'ils ont en face d'eux ne croient plus à ces valeurs-là. Je pense que mon père, mon grand-père et moi-même, dans ma première phase de socialisation, nous avons cru au modèle culturel progressiste, c'est à dire que demain serait meilleur qu'hier grâce à la science et à la technique, nous avons cru que notre rôle dans le monde c'était d'être utile à la collectivité grâce à la contribution au progrès, nous avons cru à la raison rationnelle et raisonnable, nous avons cru à l'égalité, au devoir et à la société disciplinaire, à la nation et à la patrie pour laquelle il vaut la peine de vivre et de mourir ne serait-ce que pour avoir son nom gravé en lettres d'or sur nos places. Moi j'y ai cru jusqu'à quarante ans et puis j'ai senti un tremblement de terre culturel sous mes pieds. J'ai senti qu'on ne pouvait plus être père de la même façon que je l'avais été, ni mari, ni prof, ni même citoyen, que les rôles sociaux avaient changé, que les références culturelles qui donnent du sens à nos pratiques sociales avaient changé, et que quelque chose était en train de s'installer. Aujourd'hui, j'essaie de montrer que plus on est jeune plus on obéit à de nouvelles injonctions culturelles et sociales: sois toi-même, choisis ta vie, ne souffre plus, sois heureux, sois bien dans ton corps, dans ton cœur et dans ta tête, méfie-toi parce que tu vis dans une société de risques, donc protège-toi et sois tolérant avec les autres parce qu'ils ont les mêmes droits que toi.

Presque partout j'entends les professeurs qui disent: *Il n'y a plus moyen de discipliner les élèves, il n'y a plus moyen de les faire travailler.* Un jour, dans une école, une professeure a dit: *Nous sommes convaincus de deux choses:*

quand ils font la discipline eux-mêmes, ils sont plus durs que nous, et quand ils sont passionnés, ils soulèveraient des montagnes. Je trouve cette phrase magnifique. Aujourd'hui ce n'est plus légitime d'exercer la discipline au nom d'un statut: *C'est comme ça parce que je suis ton prof, ton père, ton mari, parce que je suis juge, policier.* La discipline, les élèves doivent y être associés sinon elle n'a pas de sens et ils passent leur temps à essayer de la contourner. Et si on veut les faire travailler, il faut réussir à les passionner.

Dominique Ranwez: Lorsque mes élèves travaillent en entreprise, je vois des bosseurs, disciplinés face à l'autorité et à leurs collègues. A l'école, c'est différent, ça redevient la cour de récréation – ils ont souvent été cassés, voire été martyrisés par le système scolaire.

Dans l'atelier vidéo que j'ai encadré cette année, ils ont monté des documentaires à partir de questions qui les taraudent: *L'argent fait-il le bonheur? Pourquoi est-ce que je tombe si vite amoureux?* Dans ce genre de projet, je vois bien que les élèves ont des valeurs, qu'ils s'interrogent, qu'ils se posent la question du bien et du mal, du beau et du laid. Tous ces questionnements ont la même charge émotionnelle que celle que j'avais à leur âge. Plutôt que de vérifier qu'ils ont les mêmes valeurs que nous, on part de leurs valeurs à eux et on voit ensemble ce qu'elles veulent dire. La chaîne pédagogique est transformée; ce n'est pas l'élève qui ne sait rien et qu'on évalue sur le savoir qu'on lui a apporté. Ils viennent avec la matière première, des choses naissent, d'autres se transforment et à un moment ils demandent: *Vous pouvez m'aider?* Alors on commence à construire ensemble.

Temps de l'artiste, temps de l'école

Tu disais que cette année l'un de tes projets théâtraux avait été particulièrement difficile?

Dominique Ranwez: A chaque fois c'est difficile. Cette année, pendant trois semaines j'ai été déprimé. Ce n'était que bavardage et résistance. *Je n'ai rien fait, je n'ai pas envie d'écrire aujourd'hui, je ne dirai pas mon texte, de toute façon je ne serai pas là le jour de la représentation.* Antoine Masson, un psychanalyste de l'adolescence, disait: *Avec les adolescents il faut casser la glace, quelque chose se passe et puis le lendemain il faut à nouveau casser la glace. À un moment, on ne sait ni pourquoi ni comment, il y a un dégel.* À chaque fois c'est comme ça. Parce qu'à un moment il y a l'urgence de la représentation, parce qu'ils n'ont pas envie d'être ridicules, parce qu'ils n'ont pas envie de me décevoir. Mardi passé, par exemple, c'était désastreux. Après la répétition, Ali, qui est un peu leur chef, est venu me trouver: *Monsieur ne vous en faites pas, vous n'aurez pas honte de nous, ça va aller, soyez zen.*

Ils font le job pour te faire plaisir? Il y a de cela, oui, et aussi parce que je suis avec eux sur scène. Cela dit, le temps de l'artiste permet ce moment où l'on gamberge: on ne sait pas où on va, ça ne va pas, c'est nul. C'est un temps que l'on n'a pas dans le temps pédagogique où tout est séquencé. Le temps de l'artiste permet autre chose.

Eve-Coralie De Visscher: La différence entre les élèves et nous, professeurs et artistes, c'est que nous nous avons conscience du processus parce qu'on l'a déjà traversé.

Dominique Ranwez: Moi le découragement je le vis à chaque fois. Cette année, j'avais beau me dire *Ne t'en fais pas, ça va aller*, j'étais vraiment déprimé. C'est une traversée, tu dois la vivre. Je me disais: *Peut-être qu'ils vont s'amuser à tout annuler?* Ils sont tous venus, ils ont tous présenté ce qu'ils avaient préparé, ils se sont tous améliorés. A la fin j'étais fier d'eux, je les ai invités à manger avec moi mais ils n'ont pas voulu – pourtant c'était moi qui payais. C'est aussi un déplacement, ça, manger avec un prof.

Ils ont eu leur moment magique? C'est après coup, le moment magique. *Monsieur, on l'a fait, c'est juste pour les points.* Tous ceux qui sont passés sur scène, ils ont au moins 75% en français dans le bulletin. Là, ils vont commencer à croire que le boulot a été bien fait. C'est triste mais ils sont tellement habitués à ce que la légitimation passe par les points. Et encore... *Monsieur Ranwez, il nous met ces points, c'est bizarre, je n'ai quasiment pas travaillé.* Là je suis à la période de l'année où je me dis qu'on ne m'y reprendra plus. Et puis après je me dis: *C'était quand même chouette.* Ils habitent à cent mètres du Botanique mais ils n'étaient jamais entrés. Ils sont reçus dans une belle salle, ils vont dans les loges, ils réalisent que des artistes importants sont venus ici. J'aime développer la fierté chez eux.

Il y a quelques temps, j'ai emmené mes élèves visiter le Théâtre National à partir de leur profession: les électriciens ont discuté avec les électriciens, les chauffagistes avec les chauffagistes. Certains se sont dit: *Ah mais je pourrais travailler ici.* Le soir, lors de l'échange qui a suivi la représentation, alors qu'ils sont généralement peu intéressés ou inhibés, ils ont échangé avec les acteurs devant des centaines de personnes. Ils se sentaient chez eux.

Les apprentissages autogérés

Eve-Coralie De Visscher: Tout à l'heure on parlait de la passion qui déplace les montagnes. Moi ma pédagogie s'est transformée suite à la découverte des apprentissages naturels autonomes et autogérés. Dans le film documentaire *Être et devenir*, Clara Bellar mène une enquête sur les familles qui choisissent de ne pas scolariser leurs enfants. Il n'est pas question ici d'enseigner les matières prévues par l'Etat à la maison mais de laisser l'individu suivre ses élans spontanés, que ce soit au sein de familles, de communautés ou d'écoles dites *démocratiques* se basant entre autres sur la pédagogie Sudbury. Ce qui m'intéresse là-dedans, c'est le processus: se sentir attiré par quelque chose, aller physiquement, intellectuellement, émotionnellement à la rencontre d'un apprentissage et voir comment il peut s'épanouir. Il faut qu'il y ait un lieu, un espace pour se poser mais il peut être variable et modulable.

Comment cela modifie-t-il ta pédagogie ?

Ce qui est en train de se modifier, c'est mon écoute et mon observation. Je prends plus le temps de voir ce que les élèves peuvent proposer. Sur le projet dont je parlais tout à l'heure, j'avais un cadre – une initiation multidisciplinaire. J'ai vite senti des réticences; je ne peux pas les obliger à danser, à dessiner, à écrire. A un moment j'ai senti que certains étaient plus intéressés par l'art dramatique, d'autres par l'art plastique ou la danse. Du coup, tout le monde a pu trouver sa place. *Madame j'ai une idée mais j'ai l'impression que ça va être nul. – OK, travaille et montre-moi.* J'essaie de prendre ce qui est là, d'accepter leurs propositions. Cela demande du lâcher prise, de ne pas s'accrocher à ses référents culturels et à être dans l'écoute. C'est un risque. Quand ça part d'eux, c'est quand même plus simple.

Lors de la dernière répétition, une élève a proposé de jouer de la basse. Cette fille ne suit pas de cours, elle s'entraîne chez elle, dans son coin. Une professeure de musique, qui se trouve par ailleurs être à l'origine du projet, l'a un peu coachée. Elle a présenté son travail, ça a plu. J'étais très contente parce que tout à coup quelque chose se passait en dehors du projet. J'ai senti que j'avais ouvert la porte à des initiatives. Après, là où je reprends mon autorité, c'est quand je prends des décisions par rapport au projet dans son ensemble; il fallait par exemple qu'à ce moment-là la musique soit sans parole pour ne pas interférer sur le texte.

Ce film, *Être et devenir*, a vraiment été pour moi un basculement intérieur par rapport à l'école. J'ai compris pourquoi j'avais vécu ma scolarité comme je l'avais vécue. A quatre ans je lisais parce que j'avais envie de lire mais je n'étais pas attirée par les calculs, ce qui a créé une forte tension avec mon

père. Dans le film, quelqu'un dit: *Quand c'est mûr, ça sort, comme ça, comme une fleur qui se met à éclore.*

Guy Bajoit: On aurait quand même peur de laisser des enfants ne s'intéresser qu'à ce à quoi ils s'intéressent sans s'en mêler. Que faire avec cette extraordinaire satisfaction que l'on éprouve quand on a travaillé dur sur un problème de mathématiques, qu'on a détesté le faire mais qu'on y est arrivé et qu'on en est fier? Voilà que tout à coup, alors que je me suis toujours convaincu que je détestais cela, je m'aperçois que je suis capable de le résoudre. Il y a quelque chose d'esthétique là-dedans.

Pourtant ce qu'Eve-Coralie dit sur les apprentissages autogérés est bien en adéquation avec les valeurs dont tu parlais tout à l'heure, cette injonction à devenir soi-même.

Dans les valeurs de la jeunesse actuelle il y a quand même un certain nombre de pièges. *Sois toi-même*, ça veut dire quoi? S'il y a bien une instruction vague, c'est celle-là. Quand on demande à des jeunes de dix-huit ans ce qu'ils veulent faire, ils ne le savent pas toujours. Si le goût ne vient pas, qu'est-ce qu'on fait?

Les habitudes culturelles au sein de la famille jouent un rôle important. Si mes enfants lisent, c'est parce qu'ils me voient lire et qu'il y a des livres à la maison. Dans ma maison il n'y avait pas de livres, à part mes livres de classe. J'ai eu la chance d'avoir quelqu'un à l'école qui nous emmenait au théâtre, qui nous faisait découvrir le cinéma, la peinture. C'est l'école qui m'a emmené ailleurs – et puis ma mère, aussi, finalement, qui me disait depuis tout petit: *Etudie mon fils pour ne pas être ouvrier comme ton père.* Alors moi j'ai travaillé pour ne pas décevoir ma maman.

Ce que tu décris là, n'est-ce pas le modèle de l'école républicaine que regrette Luc Ferry? Peut-être, mais moi je ne suis pas là pour regretter, je dis juste que les choses ont changé, que c'est comme ça et puisque c'est comme ça, ça change votre rôle à vous les professeurs, dans le mode d'exercice de l'autorité et dans la manière de communiquer votre savoir ou vos compétences.

... se hace camino al andar

Au fond, devenir toi-même, c'est quelque chose qui t'a animé toute ta vie, Guy, et pour cela tu as dû beaucoup te déplacer. Se déplacer pour devenir soi-même, c'est peut-être la réponse que l'on pourrait faire à Luc Ferry. Etre en accord avec son être profond, je ne suis pas sûr d'avoir réussi à le faire. J'ai changé de formation, de profession, de foi, et j'ai changé de femme. J'ai déplacé pas mal de choses, oui. Tout ça a été très pénible, très dur. Au total j'ai passé cinquante ans à chercher ce qui était le plus adéquat à ce pour quoi je croyais être doué. Avant ça

j'avais fait beaucoup d'autres choses qui ne m'avaient pas déplu mais pas au point que je sente vibrer quelque chose, que ça fasse chaud dans mon ventre. C'est un long et lent cheminement.

Dominique Ranwez: Mais être soi, est-ce que ce n'est pas chercher justement?

Guy Bajoit: *Caminante no hay camino, se hace camino al andar.*¹ Promeneur il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant. Si je vous disais tout ce que j'aurais voulu être et que je ne serai jamais. Mais finalement peut-être que ce que tu viens de dire est la solution: peu importe ce que l'on devient, ce qui est important c'est de le chercher toute sa vie. |

¹ Antonio Machado



Francis Alj's, *Fairy Tales*, Mexico City, 1995
documentation photographique de l'action,
reconstitution à Stockholm, 1998